

Origine, intentions et évolutions du projet

(extrait du dossier du film « Et Charles Benarroch à la batterie » de Julia Laurenceau, 2014)

Ce n'est pas sur la musique, mais sur la photographie, mais ça définit aussi la musique.

C'est de Henri-Cartier Bresson.

“La photographie est une sorte de cri.

Une délivrance, pas la preuve de ton originalité.

Mais une façon de vivre“

Fred Frith, in « Step across the border », un film de N.Humber et W. Penzel

À l'origine, il y a un vendredi soir parisien, il y a plus de dix ans.

Il y a Lucile, la compagne de Charles que je connais bien et qui me conseille d'aller le voir jouer. Je ne connais rien au jazz, je l'associe à des musiques d'ascenseur, mais je fais confiance à Lucile, je trouve le petit bar au fin fond du 20^{ème} arrondissement ; je vérifie plusieurs fois que c'est bien la bonne adresse, tellement le lieu me semble décrépi. Je sais que Charles a été le batteur de grands musiciens, de Dutronc à Higelin, en passant par Nougaro, Gainsbourg et dans un autre genre les Gipsy King ; je m'attendais donc à du standing.

Je rentre dans un bar enfumé, étroit, regorgeant de monde.

Le concert a déjà commencé, Charles me fait un signe avec ses baguettes pour me dire bonsoir.

J'écoute une musique que je ne connais pas, je découvre un univers, des regards qui se cherchent, des moments d'intense engagement, quand un musicien prend la parole, en solo et que ses « coreligionnaires », pour reprendre le terme de Charles, l'accompagnent, bienveillants et concentrés pour le pousser jusqu'au bout de son intervention.

Je ressens leur profond plaisir à jouer.

Je découvre la batterie de Charles.

Une batterie à l'énergie rock mais sans Nick Cave, se réinventant sur un espace de notes propre au jazz.

Une batterie au centre de ce qui se déploie et s'exprime par les autres musiciens.

Une batterie qui peut tenir un solo de quinze minutes et raconter une soif de vivre.

Une batterie dont les rythmes joués laissent le monde à l'extérieur et étrangement, apaisent.

Depuis ce soir-là, je passais souvent mon vendredi soir à *La Pergola* (un bar PMU à la Porte de Saint-Ouen, un rendez-vous régulier) où la musique se créait au fil des passages de trompettistes, violonistes, guitaristes, contrebassistes, qui arrivaient généralement vers minuit après leur concert officiel au *Duc des lombards* ou autres clubs parisiens en vogue.

Celui qui ne bougeait jamais, à la fois au centre de ce qui se passait et en retrait, l'organisateur de la soirée car le vieux copain de Selim – le tenancier ; c'était Charles, derrière sa batterie. De 21h à parfois cinq heures du matin, ses seules pauses se justifiaient par une bière durant laquelle il laissait un de ses élèves reprendre ses baguettes, souvent un certain Clément qui, à l'époque, avait à peine quatorze ans.

Au fur et à mesure de ces soirées dont les rendez-vous étaient fixés par un texto simple (« pergo tonight »), s'est développée chez moi l'envie de plus en plus forte de faire un film sur cette atmosphère, sur ces moments de grâce qui me font toujours renouer avec le monde même si ma semaine me l'a fait juger détestable, sur la générosité de ces musiciens, leur

façon de faire résonner leur intériorité ensemble. Sur la manière dont Charles depuis plus de quarante ans, continue immuablement à jouer, à passer de courtes nuit et à rêvasser le matin au café en racontant ses soirées à Lucile, sans que celle-ci s'en lasse.

En cela, comme dans mon précédent film « Rêve général » ou dans mon projet de film sur la façon dont l'imaginaire se mêle à la réalité sur une île des Cyclades, Amorgos (un projet intitulé « L'île ») ; je continue à filmer les utopies, les rêves, ce qui m'apparaît comme fondamental pour rendre le monde habitable ; ce qui permet de le réenchâter, même si à la poésie d'Amorgos se mêle de la violence ; même si l'utopie politique (dans « Rêve général ») s'abîme nécessairement puisqu'elle touche terre (« se couvre de boue », écrivait Romain Gary dans *Les clowns lyriques*).

En ce sens « Et Charles Benarroch à la batterie » est certainement mon projet de film le plus optimiste, peut-être parce que le jazz que joue Charles doit être sans cesse réinvesti, qu'il exige liberté et générosité, et que Charles, grâce à son âge et sa carrière, n'est plus soumis à la compétition, qu'il ne joue plus que pour lui et avec (les autres musiciens, le public...).

Ce film est une tentative de transmettre et faire vivre cinématographiquement des moments de jazz, de faire ressentir la liberté des musiciens, leur façon d'être ensemble, leur rapport particulier au temps qu'impliquent non seulement les silences et doubles-croches, mais la nuit.

« *Ce solo-là, je l'ai déjà joué demain* », faisait dire Julio Cortazar à son personnage Johnny Carter inspiré de Charlie Parker dans sa nouvelle *L'homme à l'affût*. Ce temps du jazz sera au coeur du film : j'ai ainsi filmé Samuel Lerner, un pianiste avec qui peut jouer Charles, montrer à ce dernier deux accords différents au piano, l'un représentant le présent, l'autre le futur...

Ce qui m'intéresse de filmer c'est ainsi ce qui se passe entre musiciens, la façon dont ils s'entendent pour improviser, avec ou sans instrument, leur plaisir de jouer, non leur virtuosité – même si Charles et les musiciens avec qui il joue le sont, virtuoses ; et que c'est ce qui permet que l'on puisse vivre leur musique, ce qui permet qu'ils jouent puis parlent, s'interrompent, qu'il n'y ait pas de rupture entre vie et musique.

Comme il l'est pour moi, Charles sera un passeur, un guide. Le film s'accrochera à ses pas, tel un road movie dans l'univers du jazz, avec une caméra embarquée, invitée et proche ; au côté de Charles.

C'est son rapport à la musique, aux musiciens, un rapport ludique, heureux, qui nous emmènera dans le film. Car Charles se lie avec toute nouvelle personne à partir du moment où il peut partager quelque chose avec elle, et ce, sans angélisme.

Incapable de boire un verre sans tapoter un rythme sur la table ; il joue également de la syntaxe comme si c'était une mélodie que l'on peut toujours s'amuser à détourner.

Par exemple, si un morceau peine à trouver son rythme, Charles peut lâcher dans un rire : « *Cym-bales ! Priez pour nous* ». En fait, c'est sûrement le monde que Charles cherche toujours à détourner et ce envers, et contre tout.

« Et Charles Benarroch à la batterie » est un film sur un mode de vie : le jazz – un mode de vie qui n'est fait que de digressions, de jeux, de routes, de nuits, d'humour et de poésie.

Il est une immersion dans le monde du jazz free parisien et le portrait d'un batteur, habité par des rythmes qui n'ont de sens pour lui que s'ils sont inspirés, partagés, repris et échangés ; d'un homme qui se décrit toujours avec humilité comme « *aimant passer inaperçu* » (habitué

au fond de scène), comme n'étant « *vraiment qu'un musicien* », « *un escargot avec sa batterie dans sa coquille* », « *à l'ombre des étoiles* », représentant en cela de tous les habitats pour qui l'art s'est imposé.

Un homme dont les baguettes contiennent et investissent cinquante années d'histoire musicale occidentale, de rythmes rocheux, jazz and blues.